



Les écoles privées juives à Montréal (1874-1939) : des instances de reproduction identitaire et de production sociale ?

Jean-Philippe Croteau

Volume 78, Number 2, 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1013045ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1013045ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Croteau, J.-P. (2012). Les écoles privées juives à Montréal (1874-1939) : des instances de reproduction identitaire et de production sociale ? *Études d'histoire religieuse*, 78(2), 81–101. <https://doi.org/10.7202/1013045ar>

Article abstract

Between 1880 and 1930, a major wave of Jewish immigration, from Eastern Europe, transforms the social fabric of Quebec's largest city. These immigrants have a strong sense of identity, and are quick to set up private schools, with educational projects that reflect their cultural, religious, social and ideological backgrounds. This article aims to present the process of forming the Jewish school system in Montreal, between 1874 and 1939, examined both in terms of the political will of the community leaders and the social aspirations of the Jewish population. We show that this network of private schools participated in the creation of a Jewish identity in Montreal, ensuring the continuity of a Jewishness rooted in the "Old World" that immigrants had left behind while adapting to the situation in Montreal and North America.

Les écoles privées juives à Montréal (1874-1939) : des instances de reproduction identitaire et de production sociale ?

Jean-Philippe Croteau¹

Résumé : Entre les années 1880 et 1930, une importante vague migratoire juive, originaire d'Europe de l'Est, transforme le tissu social de la métropole québécoise. Ces immigrants, qui ont une forte appartenance identitaire, ne tardent pas à mettre sur pied des établissements scolaires privés, porteurs de projets éducatifs qui reflètent les divers horizons culturels, religieux, sociaux et idéologiques auxquels ils appartiennent. Cet article vise à présenter le processus de formation du milieu scolaire juif à Montréal, entre 1874 et 1939, examiné à la fois sous l'angle de la volonté politique des dirigeants communautaires et des aspirations sociales de la population juive. Nous montrons que ce réseau d'écoles privées a participé à la création d'un espace identitaire juif à Montréal en permettant d'assurer la continuité d'une judéité qui prenait ses racines dans l'« Ancien Monde » que les immigrants avaient quitté tout en l'adaptant à la réalité montréalaise et nord-américaine.

Summary: Between 1880 and 1930, a major wave of Jewish immigration, from Eastern Europe, transforms the social fabric of Quebec's largest city. These immigrants have a strong sense of identity, and are quick to set up private schools, with educational projects that reflect their cultural, religious, social and ideological backgrounds. This article aims to present the process of forming the Jewish school system in Montreal, between 1874 and 1939, examined both in terms of the political will of the community leaders and the social aspirations of the Jewish population. We show that this network of private schools participated in the creation of a Jewish identity in Montreal, ensuring the continuity of a Jewishness rooted in the "Old World" that immigrants had left behind while adapting to the situation in Montreal and North America.

1. Jean-Philippe Croteau est chercheur indépendant. On lui doit des articles sur les questions de l'intégration scolaire de la communauté juive à Montréal, du financement des écoles publiques et des enjeux liés à la taxe scolaire et à la démocratisation de l'éducation. Ses travaux et ses recherches portent actuellement sur les politiques des commissions scolaires montréalaises et torontoises vis-à-vis des immigrants, entre 1875 et 1960.

Entre les années 1880 et 1930, une importante vague migratoire juive, originaire d'Europe centrale et orientale, modifie le tissu social de Montréal. Ces immigrants ne tardent pas à mettre sur pied des établissements scolaires privés, porteurs de projets éducatifs qui reflètent les divers horizons culturels, religieux, sociaux et idéologiques auxquels ils appartiennent. Or, l'historiographie, assez sommaire par ailleurs, a peu abordé la question des écoles privées juives à Montréal sous l'angle de leur fonction sociale. Les ouvrages sur la question ont plutôt décrit les tendances et les mouvements scolaires juifs dans la métropole québécoise en brossant surtout le portrait de l'expérience des enfants juifs dans le système scolaire montréalais, que ce soit au sein des écoles publiques ou des écoles privées².

Dans cet article, nous proposons de poser un état de la question sur les fonctions sociales de l'école privée juive à Montréal. Nous présenterons les caractéristiques et les tendances du processus de formation du milieu scolaire juif à Montréal, entre 1874 et 1939, examiné à la fois sous l'angle de la volonté politique des dirigeants communautaires et des aspirations sociales et culturelles de la population juive. Nous postulons que ce réseau d'écoles privées a participé à la création d'un espace identitaire juif à Montréal. Il a permis, entre autres, d'assurer la continuité d'une judéité qui, par la promotion, la diffusion et la transmission de la culture, de la religion et des traditions juives ashkénazes et est-européennes, prenait ses racines dans l'«Ancien Monde» tout en l'adaptant progressivement à la réalité montréalaise et nord-américaine. Ces écoles, si elles contribuent à la reproduction identitaire d'une judéité, inscrite dans l'histoire, les idéologies et les traditions, ont aussi été productrices de rapports sociaux notamment en offrant aux membres de la classe ouvrière juive les conditions d'améliorer leur sort grâce à une éducation accessible et à moindre coût. Enfin, il ressort de nos recherches que le milieu scolaire juif n'était pas homogène. Nous

2. Arlette Corcos, *Montréal, les Juifs et l'école* (Septentrion, Sillery, 1997), 257 p., Ignace Olazabal, *Khaverim, Les Juifs Ashkénazes de Montréal au début du XX^e siècle, Entre le Shtetl et l'identité citoyenne* (Montréal, Éditions Nota Bene, 2006), 275 p. Les ouvrages de Pierre Ancil se distinguent de ce corpus bien qu'ils ne portent pas spécifiquement sur les écoles privées juives. Pierre Ancil a traduit plusieurs livres écrits par des auteurs juifs yiddishophones. Dans ses préfaces, il dresse un bilan du rôle social, culturel et religieux des institutions juives ashkénazes à Montréal, un exercice qui rappelle surtout le contexte dans lequel l'œuvre traduite a été écrite et l'apport de l'auteur pour notre compréhension de l'histoire de la communauté juive à Montréal. Voir Israël Medresh, *Le Montréal juif d'autrefois*, traduction et introduction par Pierre Ancil (Sillery, Éditions du Septentrion, 1997), 272 p. Simon Belkin, *Le mouvement ouvrier juif au Canada, 1904-1920*, traduit du yiddish par Pierre Ancil (Sillery, Éditions du Septentrion, 1999), 390 p., Hirsch Wolofsky, *Mayn Lebns Rayze, Un demi-siècle de vie yiddish à Montréal*, traduit du yiddish par Pierre Ancil (Sillery, Éditions du Septentrion, 2000), 404 p., Hershl Novak, *La première école yiddish de Montréal, 1911-1914*, trad. et présentation par Pierre Ancil (Sillery, Éditions du Septentrion, 2010), 262 p.

accorderons une attention particulière aux types d'écoles, à leurs promoteurs et à la mission éducative de chacune d'entre elles décrivant la diversité idéologique, religieuse et culturelle qui régnait au sein de la communauté juive entre la fin du XIX^e siècle et le premier tiers du XX^e siècle.

1. Les Ashkénazes : langue, culture et religion

Les mouvements scolaires juifs à Montréal demeurent le reflet, en grande partie, des conditions idéologiques, sociales, culturelles et religieuses qui prévalent au sein des communautés juives d'Europe centrale, entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle. D'entrée de jeu, le terme *Ashkenaz* désigne en hébreu les terres au-delà du Rhin constituées des territoires germaniques et du grand duché de Pologne et de Lituanie. À la suite des croisades et des expulsions des royaumes de France, d'Allemagne et d'Angleterre, les Juifs ont migré vers l'Europe centrale et orientale, accueillis par les rois catholiques lituaniens et polonais qui les ont pris sous leur protection pour mettre à profit leur expérience commerciale. Peu à peu, au contact de ces sociétés chrétiennes, un judaïsme ashkénaze a pris son essor. Il s'est traduit par l'apparition de nouvelles coutumes et par l'émergence de courants religieux qui ont favorisé le foisonnement de lieux de savoir rabbinique et ont fait de l'Europe centrale et orientale un lieu de rayonnement culturel et religieux juif³.

Un autre aspect distinctif des ashkénazes est l'adoption pendant le Haut Moyen-Âge du yiddish, une sorte de dialecte allemand composé d'hébraïsmes enrichis par l'apport des langues slaves (russe, polonais, lituanien, ukrainien). Le yiddish constitue d'abord la langue de la vie quotidienne par opposition à l'hébreu, la langue de la Torah et du savoir talmudique ; il s'étendra par la suite à un usage plus courant pour s'imposer, à partir du XIX^e siècle, comme la langue du prolétariat et du nationalisme juif. Cette extension du yiddish favorisera l'essor d'une littérature et d'une dramaturgie qui connaîtra son âge d'or entre le dernier tiers du XIX^e siècle et la *Shoah*⁴.

3. N. GROSS, *Economic History of the Jews* (New York, Schocken Books, 1975). David VITAL, *A People Apart : A History of the Jews in Europe*, (Oxford, Oxford University Press, 1999). Heiko HAUMANN, *A History of East European Jews* (Budapest, Central European University Press, 2001). David BIALE, *Cultures of the Jews : A New History*, (New York, Schocken Books, 2002). Paul KRIWACZEK, *Yiddish Civilization : The Rise and Fall of a Forgotten Nation* (New York, Alfred A. Knopf, 2005).

4. Jean BAUMGARTEN, Rachel ERTEL, Itzhok NIBORSKI et Annette WIEVIORKA, *Mille ans de cultures ashkénazes*, (Paris, Liana Levi, 1998). C. DOBZYNSKY, *Le monde yiddish*, (Paris, L'Harmattan, 1998). David E. FISHMAN, *The Rise of Modern Yiddish Culture* (Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 2005). Jeffrey SHANDLER, *Adventures in Yiddishland : Postvernacular Language and Culture* (Berkeley, University of California Press, 2006).

À la fin du XIX^e siècle, la situation se dégrade, particulièrement pour les Juifs de Russie. L'assassinat du tsar Alexandre II, en 1881, la défaite de la Russie contre le Japon, en 1904-1905 et la Révolution de 1905 font des Juifs des boucs émissaires tout désignés et des victimes de la vindicte populaire ; d'autant plus qu'ils sont suspects de sympathies révolutionnaires et qu'ils sont associés aux mouvements socialistes engagés dans la lutte pour la liberté, l'égalité et la justice sociale. Les massacres perpétrés contre les communautés juives à travers l'Empire russe s'accompagnent de lois toujours plus répressives qui leur bloquent l'accès à certaines professions, fixent des quotas dans les universités et leur interdisent de séjourner dans les grandes villes.

Enfin, le capitalisme industriel, fortement encouragé par le gouvernement impérial, génère un effet perturbateur sur les communautés rurales et semi-rurales qui contribue à la dégradation des conditions économiques et aggrave la misère sociale. Dans ces conditions, les Juifs sont des candidats à l'émigration vers les États-Unis et, dans une moindre mesure, le Canada, deux pays qui leur apparaissent comme une sorte de « terre promise »⁵. La population juive au Canada passe, entre 1891 et 1921, de 6501 à 126 196 âmes. Au Québec seulement, pour la même période, la population juive croît de 2700 à 47 700 personnes, puis atteint 60 000, en 1931⁶.

2. Les conditions d'émergence des écoles privées juives à Montréal

La question des écoles privées juives à Montréal demeure insaisissable sans une compréhension approfondie du milieu ashkénaze. En effet, les immigrants juifs ashkénazes et yiddishophones quittent leur patrie d'origine en emportant un héritage séculaire, religieux et culturel, façonné par des conditions sociales et idéologiques propres à leur milieu d'origine qu'ils cherchent à reproduire dans leur nouvelle terre d'accueil. De plus, ils arrivent dans une société étrangère à leur vécu historique et à laquelle il leur faut s'adapter. Leur organisation sociale préexistante, leurs antécédents religieux et idéologiques et la spécificité du système scolaire montréalais jouent pour beaucoup dans l'émergence des écoles privées juives à Montréal.

5. S. W. BARON, *The Russian Jews under Tsars and Soviets* (New York-London, MacMillan, 1976). Raul HILLBERG, *La destruction des Juifs d'Europe*, Tome 1 (Paris, Gallimard, Coll. Folio histoire, 2006). Léon POLIAKOV, *Histoire de l'Antisémitisme*, 2 tomes, (Paris, Seuil, 1991, Coll. Points).

6. Louis ROSENBERG, *Canada's Jews, A Social and Economic Study of the Jews of Canada* (1939, Canadian Jewish Congress, Montreal) : 10.

Le shtetl, continuité d'un modèle communautaire

La première condition d'émergence des écoles privées juives renvoie au *shtetl*, un modèle communautaire que les immigrants juifs tentent de reproduire. Le *shtetl* constitue une enclave ethnique, à mi-chemin entre la ville et la campagne, où se retrouvent les institutions essentielles à une pratique religieuse stricte chapeautées par un conseil communautaire, le *kehila*. L'organisation sociale est sous l'égide d'une caste rabbinique et de ses auxiliaires laïcs, les *parnassim*. Le *shtetl* représente aussi un espace économique, un lieu d'échange commercial entre les produits agricoles des campagnes et les biens manufacturés des villes. L'émergence d'une économie de marché provoque la prolétarianisation de la population, autrefois constituée d'artisans et de petits commerçants. Ce processus de transformation économique bouleverse les structures sociales traditionnelles et accentue les disparités socio-économiques au sein de la population qui fait du *shtetl* un terreau fertile pour le militantisme socialiste⁷.

Lors de leur arrivée à Montréal, les immigrants se sentent relativement à l'aise dans cette société où la structuration des rapports ethniques leur rappelle familièrement le *shtetl*, son espace identitaire et de solidarité communautaire et ses institutions religieuses et culturelles autonomes. Dans ce contexte, les immigrants tentent de reproduire le *shtetl* par la création d'un réseau institutionnel, constitué notamment d'écoles privées, qui assure la vitalité de la culture et de la religion juive ashkénaze.

L'ébullition culturelle, religieuse et idéologique

Les immigrants juifs, qui débarquent à Montréal, sont marqués par une double influence idéologique, religieuse et culturelle. D'une part, les communautés juives du *shtetl* sont traversées par le courant religieux orthodoxe. Celui-ci affirme la primauté de la Loi – la Torah et le Talmud – et de la fidélité aux traditions qui réglementent la vie quotidienne, ainsi qu'un retrait – ou une mise à distance – des communautés juives des sociétés chrétiennes⁸.

7. Mark ZBOROWSKI and Elizabeth HERZOG, *Life is with People, The Jewish Little-Town of Eastern Europe* (New York, International Universities Press, 1962). Rachel ERTEL, *Shtetl, la bourgade juive de Pologne de la tradition à la modernité* (Paris, Payot, 1982). Benjamin HARSHAV, *The Meaning of Yiddish*, (Stanford, Stanford University Press, 2008). A. POLONSKY (dir.), *From Shtetl to Socialism*, (London/Washington, The Leitman Library of Jewish Civilization, 1993) : 19-25. Pierre ANCTIL, « Un shtetl dans la ville : la zone de résidence juive à Montréal avant 1945 », dans Pierre Anctil, *Tur Malka, Flâneries sur les cimes de l'histoire juive montréalaise* (1997, Septentrion, Sillery) : 55-74. Max WEINREICH, *History of the Yiddish Language* (New Haven, Yale University Press, 2008).

8. Lawrence FINE (dir.), *Judaism in Practice : From the Middle Ages Through the Early Modern Period* (Princeton, Princeton University Press, 2001).

D'autre part, les communautés juives d'Europe occidentale et orientale sont influencées par un autre mouvement, l'*haskala*, qui s'inspire des principes des Lumières et de la Révolution française, et qui débute en Allemagne à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle. Les partisans de ce mouvement réclament la sortie des Juifs du « ghetto » pour intégrer les sociétés chrétiennes et accéder à l'émancipation politique⁹. L'*haskala* refaçonne le paysage du judaïsme en favorisant l'émergence de nouveaux courants religieux qui doivent se redéfinir face à la modernité. Le mouvement réformé embrasse la « modernité » et prône l'adaptation du judaïsme à des valeurs séculières et à la culture majoritaire de la société. Le mouvement conservateur tente plutôt de concilier la tradition et la modernité¹⁰.

Cependant, en Europe centrale et orientale, l'*haskala* n'est guère possible en raison du caractère répressif du régime tsariste qui trempe dans un antisémitisme virulent. Dans ces circonstances, l'*haskala* se caractérise par l'éveil du nationalisme juif et le ralliement au mouvement socialiste. Le *Poale Zion*, un parti politique, fondé en 1903, incarne à merveille cette synthèse des idées de gauche et du nationalisme en proposant la réalisation de l'idéal socialiste dans un État juif tout en luttant pour l'amélioration des conditions sociales des communautés de la diaspora¹¹. La coexistence entre les courants orthodoxe et national-radical au sein des communautés juives génère de nombreuses tensions à Montréal, mais donne aussi naissance à une diversité de projets éducatifs.

La confessionnalité scolaire à Montréal

Le système scolaire montréalais exerce paradoxalement un effet de repoussoir tout en servant de source d'inspiration pour les immigrants juifs. Rappelons que le système d'éducation québécois repose sur la confessionnalité scolaire qui ne reconnaît que deux types d'écoles, catholiques et protestantes. En effet, l'article 93 de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique (AANB) n'accorde des droits scolaires qu'aux membres de ces deux confessions. Les Juifs n'ont d'autre choix que de s'associer à l'un ou à l'autre des deux réseaux scolaires montréalais, dont les conditions d'admission dépendent du bon vouloir de chacune. Pour régler cette situation,

9. Shmuel FEINER, *The Jewish Enlightenment* (Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 2003). Jacob KATZ, *Out of the Ghetto: The Social Background of Jewish Emancipation, 1770-1870* (Cambridge, Harvard University Press, 1973). Jehuda REINHARZ et Paul MENDES-FLOHR, *The Jew in the Modern World* (New York, Oxford University Press, 1980).

10. Michael A. MEYER, *Response to Modernity: A History of the Reform Movement in Judaism* (Detroit, Wayne State University Press, 1995).

11. Ezra MENDELSON, *The Jews of East Central Europe Between the World Wars* (Bloomington, Indiana University Press, 1987).

à la demande des élites juives, une loi provinciale, adoptée en 1903, reconnaît aux enfants juifs l'accès à l'école protestante à certaines conditions tout en leur accordant des garanties religieuses¹².

Les écoles protestantes tout autant que les écoles catholiques apparaissent aux immigrants juifs comme un vecteur d'assimilation à la culture majoritaire. De plus, les élites religieuses et sociales, catholiques et protestantes, font de la confessionnalité des écoles un principe non négociable. Elles refusent toute forme de concession à l'intérieur du système éducatif qui pourrait altérer le caractère confessionnel des écoles et elles défendent jalousement leurs prérogatives éducatives face aux revendications scolaires de la communauté juive¹³.

L'absence de véritables écoles publiques comme ailleurs au Canada et surtout aux États-Unis amène certains groupes de la communauté juive à dénoncer le caractère exclusiviste du système d'éducation montréalais et à réclamer une démocratisation de l'espace scolaire. D'autres groupes se tournent plutôt vers la création d'établissements privés dévoués à l'éducation de la culture et de la religion juive¹⁴. Dans les années 1940, l'éditorialiste du *Canadian Jewish Chronicle* de Montréal expliquait en ces mots que l'établissement d'un réseau d'écoles juives constituait la seule avenue possible pour la communauté puisque «[...] the whole community occupied itself with the broader problem of the general schools, and succeeded in neither obtaining separate schools nor any permanent advantages from the Protestants [...]»¹⁵.

D'autre part, les efforts des Canadiens français pour gérer leur propre système scolaire afin de protéger leur langue, leur foi et leur culture suscitent

12. Au terme de cette entente, les Juifs sont considérés comme «protestants» à des fins scolaires et financières. Ils disposent des mêmes droits, devoirs et privilèges que les protestants. Ils versent leurs taxes scolaires aux écoles protestantes. Les élèves juifs sont exemptés des périodes allouées à l'enseignement de la morale chrétienne et obtiennent congé lors de leurs fêtes religieuses. «Loi amendant les lois concernant l'instruction publique relativement aux personnes professant la religion judaïque», Statuts du Québec, chapitre 16, 25 avril 1903 (3 Édouard VII). Au sujet de la question scolaire juive à Montréal, voir Jean-Philippe CROTEAU, «La communauté juive et l'éducation à Montréal: l'aménagement d'un nouvel espace scolaire (1874-1973)», dans Pierre Anctil et Ira Robinson (dir.), *Les communautés juives de Montréal, Histoire et enjeux contemporains*, (Sillery, Septentrion, 2010): 65-91.

13. Voir Elson I. REXFORD, *Our Educational Problem, The Jewish Population and the Protestant Schools*, Montreal, Renouf Publishing Company, 1923.

14. Jean-Philippe CROTEAU, «Les immigrants et la Commission des écoles protestantes du Grand Montréal (1864-1931)», *Vers la construction d'une citoyenneté canadienne*, dans Jean-Michel Lacroix et Paul-André Linteau, (Paris, Presses Sorbonne Nouvelles, 2006): 31-48.

15. «Our Temple of Learning», *The Canadian Jewish Chronicle*, 31 mai 1944.

l'admiration et servent de source d'inspiration et d'émulation aux dirigeants juifs ashkénazes pour revendiquer et légitimer l'existence de leurs propres écoles dictant la conduite à suivre dans ce domaine¹⁶. À la fin des années 1920, plusieurs observateurs juifs remarquent que la polarisation linguistique qui règne entre les francophones et les anglophones peut même servir la volonté de la communauté juive d'assurer, à son tour, sa survivance culturelle : « The fact that English and French have equal rights in Montreal reduces the assimilated power of English that one finds in the United States. This too, helps Yiddish to maintain its position »¹⁷.

3. Les écoles privées juives : trois modèles différents

La pluralité culturelle, religieuse, sociale et même idéologique régnant au sein de la communauté juive a diversifié l'offre scolaire, ainsi que les projets éducatifs qui s'y rattachent. Au cours de nos recherches, nous avons répertorié trois modèles qui rendent compte de ce pluralisme. Chacun d'entre eux puise dans des fondements idéologiques, religieux et culturels distincts et souscrit à un projet éducatif qui lui est propre.

L'école libérale et assimilationniste

Les premiers Juifs, des marchands et des commerçants, arrivent à Montréal à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, surtout en provenance de la Grande-Bretagne et des États-Unis. C'est sans surprise qu'ils s'intègrent à la société anglo-montréalaise. Ils habitent les mêmes quartiers, fréquentent les mêmes lieux de sociabilité et sont souvent partenaires d'affaires. En l'absence d'écoles véritablement « publiques » à l'américaine, les élites juives privilégient l'éducation dans les écoles protestantes, porte d'entrée de l'univers culturel britannique riche en promesses d'ascension sociale¹⁸.

Lors de la décennie suivante, devant l'arrivée massive des immigrants d'Europe centrale et orientale, les dirigeants de la communauté juive

16. B. G. SACK, «The Church and the French Language in Canada», *Keneder Odler*, 5 juillet 1912. Voir aussi A. A. ROBACK, «A Lesson from the French», *Keneder Odler*, 7 juillet 1912 dans *Through the Eyes of the Eagle, The Early Montreal Yiddish Press (1907-1916)*, translated from the Yiddish by David Rome, edited and introduced by Pierre Anctil (2001, Vehicule Press, Montreal) : 131-137.

17. *Extracts of Survey* (1929): 14. Jewish People's Schools. Group II History. Box A. I. JPS 1914 History. Archives de la Bibliothèque publique juive (ABPJ).

18. Au sujet des élites juives de la fin du XIX^e siècle, à Montréal, voir Gerald TULCHINSKY, *Taking Root, The Origins of the Canadian Jewish Community* (Hanover, University Press of New England, 1993, The Brandeis Series in American Jewish History, Culture and Life) : 59-78.

conviennent de la nécessité d'établir une école qui favoriserait leur accueil et leur intégration à la société anglo-montréalaise. L'école Baron de Hirsch, fondée en 1890 par l'institut philanthropique du même nom, jouera à merveille la fonction sociale prescrite par les classes dirigeantes de la communauté juive¹⁹. L'école reçoit l'appui financier de la commission scolaire protestante, le Protestant Board School Commissioners of the City of Montreal (PBSCCM) qui verse une subvention annuelle de 2000 \$ à partir de 1894. Les dirigeants de la communauté juive définissent ainsi la tâche de l'école Baron de Hirsch :

That the work which is done in the school is invaluable and that there is no better way of helping those who settle in our country than by educating them in the language laws and customs of the land of their adoption and of training them up to be good, industrious, loyal citizens of this free and happy country²⁰.

L'école Baron de Hirsch offre pendant les quatre premières années élémentaires une formation séculière et civique qui inculque aux enfants des nouveaux arrivants les rudiments de l'anglais et les prépare à devenir des citoyens canadiens. Ensuite, les écoliers, qui ont une connaissance suffisante de l'anglais, poursuivent leurs études dans les écoles protestantes. En d'autres termes, l'Institut Baron de Hirsch agit comme courroie de transmission pour «britanniser» ou «canadianiser» les enfants des immigrants juifs. Les rapports annuels de l'Institut rappellent que l'éducation patriotique consiste aussi à faire en sorte que les enfants «love the land of their adoption and assist in forming them to become good loyal and useful citizens of our free and happy country»²¹.

Par ailleurs, les dirigeants de l'Institut entretiennent une vision très séculière de l'éducation, réservant la pratique religieuse à la vie privée et accordant la priorité à l'assimilation culturelle et linguistique des nouveaux arrivants à la société anglo-protestante. Cependant, même si le programme d'études de l'Institut Baron de Hirsch se veut «libéral», il accorde un certain nombre d'heures à l'instruction religieuse en hébreu – peut-être à la demande des parents²².

19. Au sujet de l'histoire de l'Institut Baron de Hirsch, voir Jean-Philippe CROTEAU, «L'héritage de l'Institut du Baron de Hirsch : entre la Commission protestante et l'école Peretz (1890-1920)», *Bulletin du Regroupement des chercheurs-chercheuses en histoire des travailleurs et des travailleuses du Québec* (RCHTQ), 28, 1, (2002) : 55-65.

20. *Baron de Hirsch Institute and Hebrew Benevolent Society. Fortieth Annual Report of the Board of Directors for the Year Ending October 1903* (1903) : 11-14. Fonds I0020. Archives du Congrès Juif Canadien (ACJC).

21. *42nd Annual Report of the Board Directors for the Year Ending October, 1905*, Baron de Hirsch Institute and Hebrew Benevolent Society (1905) : 21. Fonds I0020 (ACJC).

22. *Forty Fifth Annual Report of the Baron de Hirsch Institute and Hebrew Benevolent Society of Montreal, Report of the President and Board of Directors for the Year Ending, September 30th, 1903* (1903) : 10. Fonds I0020 (ACJC).

L'Institut Baron de Hirsch ouvre aussi une école du soir qui, au tournant du siècle, est fréquentée par près de huit cents étudiants, hommes et femmes, qui apprennent la lecture, l'arithmétique, la grammaire et même des notions de «business». La mission première de cette école reste toutefois d'apprendre l'anglais aux immigrants adultes et de favoriser leur acclimatation à leur nouveau pays :

The Night School as in previous years was devoted to teaching English to our adult newcomers. The school has for its aim the aiding of immigrants to become self-supporting, by having them master the language of this country in the briefest possible period. The course included, in addition to the study of the English language, subjects relating to this country and its government²³.

La Loi de 1903, résultat d'une entente survenue entre le PBSCCM et les dirigeants de la communauté juive, sonne le glas de l'Institut Baron de Hirsch puisque peu de temps après, la PBSCCM réduit, puis suspend ses subventions à l'école qui ferme ses portes en 1907.

L'Institut Baron de Hirsch a joué un rôle très important dans l'intégration des enfants d'immigrants juifs aux écoles protestantes tout en contribuant à leur scolarisation. En 1892, près de la moitié des enfants juifs à Montréal, soit 220 sur 469, fréquentent cette institution, alors que les autres sont inscrits dans les écoles protestantes²⁴. Quinze ans plus tard, le nombre d'élèves inscrits à l'Institut atteint 710, soit environ le quart des effectifs scolaires juifs à Montréal²⁵.

Les écoles religieuses orthodoxes

Pour les Juifs appartenant au courant orthodoxe, la principale difficulté demeure la possibilité de suivre une pratique religieuse stricte. En effet, au sein du *shtetl*, les habitants pouvaient respecter tout un ensemble de règles et de pratiques religieuses, de la synagogue au bain rituel en passant par l'abattage des animaux et la validation des aliments *kasher*²⁶. Dans un contexte urbain et nord-américain, la pratique religieuse orthodoxe devient ardue notamment en ce qui a trait à l'observation du shabbat et de la *kashrout*. Les écoles privées, fondées à Montréal pour transmettre un savoir religieux orthodoxe et assurer la continuité de cette pratique religieuse, représentent, d'après l'auteur Ira Robinson, un exemple concret de la volonté des nouveaux

23. *Ibid.* : 10.

24. *Memorial of the Young Men's Hebrew Benevolent Society of Montreal, A Body Corporate*, (1892) : 25-27. Fonds I0020 (ACJC).

25. *Forty-Fourth Annual Report of the Board of Directors of the Baron Hirsch Institute and Hebrew Benevolent Society* (1907) : 9-10. Fonds I0020 (ACJC).

26. ANCTIL, *Tur Malka...* : 61.

arrivants de vivre selon le *Jewish Time*²⁷. Le rabbin Hirsch Cohen rend bien compte des difficultés auxquelles sont confrontés les immigrants juifs qui souhaitent préserver leur culture et leurs traditions religieuses à Montréal :

In the older times Jewish children were brought up in a Jewish atmosphere and environment. There was no question then of their imbibing Jewish ideals. The boy's whole day was spent in the *cheider* [*heder*]. As he grew he would accompany his father three times a day to the synagogue. In the homes all the old customs prevailed. Then we were sure the boys would remain Jews. As far as the Jewish girl was concerned, she was always in the house and received her customs from her parents, which she used to copy and exercise in her own home when she left them. There was then not so much need to give a high Jewish education, as the habits inculcated in the girl's youth remained with her throughout life. In this country, however, the environment has changed. The Jewish children do not come in contact with Jewish influence. All day they are at the secular schools. Their attendance at synagogue is rare – even on the Sabbath day. The father is too busy to go to the synagogue very frequently, as he did in the old country. Under these circumstances the bringing up of the children was left entirely in the hands of the mother²⁸.

Dans la tradition juive, l'instruction religieuse relève de la responsabilité du père qui initie son fils au respect des fondements du judaïsme. De l'âge de trois à onze ans, le garçon fréquente le *heder*, un établissement qui dispense une formation religieuse. Enfin, les études se poursuivent au *yeshiva*, une académie talmudique, supervisée par le rabbin. Toutefois, les dirigeants de la communauté se rendent compte de la difficulté d'importer intégralement le modèle du *heder* et du *yeshiva* à Montréal, alors que les parents tiennent aussi à ce que leurs enfants fréquentent les écoles protestantes à Montréal.

Dès les années 1870, la question de l'éducation des enfants juifs se pose à Montréal. En 1871, les deux principales congrégations, le *Shearith Israel* – la Congrégation hispano-portugaise – et *Shaar Hashomayim* – la Congrégation germano-polonaise – mettent sur pied un comité et entament des pourparlers pour constituer un institut éducatif et concluent :

Its members [du comité] fully recognize the absolute necessity of establishing in this city a Jewish Free School, and that the school be free to Jewish children of both sexes who shall be taught at least the rudiments of the English, French & German language, geography, writing, arithmetic, and a thorough knowledge of the Hebrew language, and of our Holy Religion and scriptural history according to ancient orthodox customs²⁹.

27. Ira ROBINSON, *The Rabbis and their Community, Studies in Eastern European Orthodox Rabbinate in Montreal, 1896-1930* (Calgary, University of Calgary Press, 2007) : 9.

28. «Religious Education of Jewish Girls in Montreal», *The Jewish Times*, 11 avril 1913.

29. *Address (Historical Review) 1896-1956 Delivered by Benjamin Beutel President of the United Torah, Diamond Jubilee Banquet, Tuesday, December 11, 1956* : 1-2. United Talmud Torah of Montreal. Box 2. Correspondence 1938-1939. Fonds I0065 (ACJC).

Le projet achoppe en raison d'une mésentente à propos de la tradition religieuse à privilégier dans les cours³⁰. La Congrégation *Shearith Israel* fonde son propre institut éducatif, qui ferme toutefois ses portes à peine dix-huit mois plus tard, faute de ressources financières suffisantes³¹.

Il existe bien des écoles du dimanche et une école séculière, l'Institut Baron de Hirsch, mais pour les membres de la communauté juive rattachés au courant orthodoxe, la formation dispensée dans ces établissements ne convient guère. Six ans plus tard, la synagogue *B'nai Jacob* établit une école orthodoxe nommée d'abord *Hebrew Free School*, qui s'appellera par la suite l'école Talmud Torah. Pour ses promoteurs, cette école vise, comme dans le *shtetl*, à offrir une éducation religieuse juive de tradition orthodoxe à tous, sans distinction de classes sociales ou de particularismes religieux³².

Au début, le yiddish est la principale langue d'enseignement. Les prières sont récitées en hébreu et parfois, certaines parties sont traduites en yiddish. Cependant, à partir de 1906, l'anglais occupe de plus en plus de place dans le *curriculum*. Il faut savoir que les enfants fréquentent le jour et la semaine les écoles protestantes et poursuivent leurs études après les heures de classe au *Hebrew Free School*. La place grandissante de l'anglais dans la matière enseignée au Talmud Torah reflète cette tendance³³.

À partir des années 1910, l'hébreu supplante le yiddish notamment dans l'enseignement de la grammaire hébraïque et de l'histoire juive. Au fil des années, l'hébreu s'impose comme langue nationale au détriment du yiddish, ce qui n'exclut pas qu'une partie du cursus scolaire soit consacrée au yiddish et aux grands textes littéraires yiddish³⁴. Une autre transformation accentue la « modernisation » des écoles religieuses orthodoxes : alors que dans le *heder*, en Europe centrale et orientale, l'enseignement de l'histoire juive ne dépassait pas l'époque de la *Torah*, dans les écoles Talmud Torah,

30. En 1768, les premiers immigrants juifs d'origine britannique et américaine fondent la Congrégation hispano-portugaise appelée aussi *Shearith Israel* (Restes d'Israël) et adoptent le rite sépharade. À partir du XIX^e siècle, de nouveaux immigrants juifs s'établissent à Montréal. Peu familiers avec le rite sépharade, ils privilégient plutôt le rite ashkénaze. En 1846, une nouvelle congrégation est fondée, la Congrégation germano-polonaise, où le rite ashkénaze est à l'honneur, qui portera plus tard le nom de *Shaar Hashomayim* (Portes des cieux). Voir Alti RODAL, « Institutions et tendances religieuses jusqu'aux années trente », dans Pierre Ancil et Gary Caldwell, *Juifs et réalités juives au Québec* (Québec, IQRC, 1984) : 173-181.

31. *Ibid.* : 1.

32. « 1896 – Talmud Torah Keneged Koolam », *The Canadian Jewish Chronicle*, 29 mai 1931.

33. *Address...* : 3-4.

34. *Ibid.* : 5.

l'histoire juive est à l'honneur, intégrant des événements contemporains avec d'importantes références à la Palestine³⁵.

En 1917, les six écoles Talmud Torah, fondées durant les deux décennies précédentes, choisissent de se fédérer en une seule organisation. Alors qu'en 1899, 150 élèves fréquentaient l'unique école Talmud Torah, on en compte 800 dans les six écoles en 1917. En 1926, 1300 élèves fréquentent les huit écoles Talmud Torah. Le succès de ces écoles est tel qu'en 1935, elles se transforment en écoles de jour inaugurant les différentes années d'enseignement les unes à la fois. Le cycle primaire est complété en 1939 et un *high school* ouvre ses portes en 1942³⁶.

Au tout début, l'enseignement dans les Talmud Torah est basé essentiellement sur la lecture et la compréhension des textes sacrés, ainsi que sur la transmission des coutumes et des traditions juives. Néanmoins, et sans doute pour répondre aux aspirations de mobilité sociale des parents, ces écoles adoptent peu à peu le programme d'études des écoles protestantes pour les matières profanes, tout en conservant un enseignement religieux orthodoxe. Ainsi, les promoteurs des écoles United Talmud Torah caractérisent leurs établissements scolaires par un programme d'études qui offre « a secular education [le programme d'études des écoles protestantes] with Hebrew Studies » et qui a fait ses preuves comme l'indique ce rapport interne : « Under conditions most favorable the work accomplished in the Hebrew Department is very satisfactory. Our children actually SPEAK HEBREW, have an extensive knowledge in Bible and Jewish History and in general have attained a proper attitude towards Jewish Life and Tradition »³⁷.

L'innovation pédagogique demeure un autre élément d'adaptation des écoles orthodoxes à la société nord-américaine et montréalaise qui favorisent une école religieuse ouverte sur la modernité. Au sein du *heder*, le maître disposait d'une autorité absolue, les châtiments corporels étaient monnaie courante et l'apprentissage de l'enfant reposait sur la mémorisation. À partir des années 1910, les écoles Talmud Torah concilient peu à peu l'orthodoxie religieuse et les courants pédagogiques qui placent l'enfant au cœur de l'apprentissage. Ces nouvelles approches pédagogiques sont mises en œuvre en grande partie par les mouvements nationalistes et radicaux plus perméables à ces courants. Par la suite, l'ensemble des milieux scolaires juifs

35. Louis ROSENBERG, *Canada's Jews, A Social and Economic Study of Jews in Canada in the 1930's* : 275.

36. *Report of the President of the United Talmud Torahs of Montreal for the Year 1954-55 Submitted as the Thirty-Seventh Annual Meeting Held on November 24th, 1955*. United Talmud Torah of Montreal. Box 2. Correspondence 1938-1939. Fonds I0065 (ACJC).

37. *A Few Facts*. United Talmud Torah of Montreal. Box 2. Correspondence 1938-1939. Fonds I0065 (ACJC).

se montre acquis à ces innovations dont les dirigeants orthodoxes doivent nécessairement tenir compte³⁸.

Les écoles orthodoxes s'adaptent sans cesse aux conditions de leur milieu, notamment pour se montrer résolument modernes – l'environnement nord-américain l'exige – et être en concurrence avec les écoles protestantes et les écoles privées juives nationales-radicales qui leur contestent une part du « marché éducatif ».

Les écoles nationales-radicales

Les immigrants juifs ashkénazes sont, pour bon nombre d'entre eux, imprégnés du nationalisme juif et des idéologies de gauche et ils ont déjà participé aux luttes sociales et politiques sur le continent européen, notamment lors de la Révolution de 1905. Il n'est donc pas étonnant qu'à leur arrivée au Canada, ils poursuivent leur combat, fondant des organisations socialistes et mettant sur pied des syndicats dans leur milieu de travail³⁹.

Le *Poale Zion* est implanté à Montréal dès 1905 et un congrès est tenu, cinq ans plus tard, qui adopte une résolution visant à mettre sur pied des écoles nationales-radicales avec pour langue d'enseignement le yiddish. Pour les nationalistes radicaux, la création d'écoles revêt une importance particulière. En tant que nationalistes, ils souhaitent offrir à leurs enfants une éducation basée sur la langue, la culture et l'histoire du peuple juif. En tant que socialistes, ils veulent une éducation qui adhère aux principes de rationalité, de progrès, de liberté de pensée, de justice sociale et d'émancipation politique⁴⁰.

Toutefois, même au sein du mouvement national-radical, les dissensions existent particulièrement en ce qui a trait à la langue d'enseignement. Fondé, en 1913, le *Natsyonal Radikal Shul* ou l'école nationale-radical (qui deviendra plus tard l'école Peretz) accorde la prépondérance à l'enseignement du yiddish. Un schisme survient en 1914 lorsque le courant plus « hébraïsant » ouvre une nouvelle école le *Folks Shule* ou le Jewish People's School, où

38. Hirsch WOLOFSKY, *Mayn lebns rayze...* : 45.

39. Voir Simon BELKIN, *Le mouvement ouvrier juif au Canada, 1904-1920*, traduit du yiddish par Pierre Ancil (Sillery, Éditions du Septentrion, 1999). Bernard DANSEREAU, « La place des travailleurs juifs dans le mouvement ouvrier québécois », *Juifs et Canadiens français dans la société québécoise* (Sillery, Éditions du Septentrion, 2000) : 127-154. Bernard DANSEREAU, « La contribution juive à la sphère économique et syndicale jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale », dans Pierre Ancil et Ira Robinson (dir.), *Les communautés juives de Montréal, Histoire et enjeux contemporains*, (Sillery, Septentrion, 2010) : 141-164. Myriam Judith LEYTON, *The Struggle for a Working-Class Consciousness : Jewish Garment Workers in Montreal, 1880-1920*, mémoire de maîtrise en sociologie et en anthropologie (Ottawa, Carleton University, 1987).

40. BELKIN, *Le mouvement ouvrier juif au Canada*, p. 314.

l'enseignement est bilingue hébreu-yiddish. En dépit de ces divisions, le développement de ces écoles traduit l'engouement de la population juive montréalaise pour ce type d'établissements scolaires même si la progression des effectifs est moindre que celle des Talmud Torah. Entre 1923 et 1941, la clientèle des écoles nationales-radicales passe de 600 à 1100 élèves⁴¹.

Il reste que les écoles nationales-radicales partagent les mêmes visées : assurer la pérennité du judaïsme et de la culture du peuple juif tout en conciliant les impératifs de la modernité :

The aim of the school is to implant in the children a Jewish consciousness in terms of Jewish history, Jewish ideals, discussion and understanding of contemporaneous Jewish problems, and viewing the world at large through the medium of the Jewish school. It maintains that the Yiddish language, being the language of the masses, and the Yiddish literature expressing largely the soul of the masses, must be the language of instruction. It also maintains that Hebrew, because of its historic importance being the repository of the greatest Jewish creations, and being also the language through which the Jewish revival in Palestine and in Diaspora is expressed, must be the other language of instruction⁴².

Dans ces écoles, le programme d'études couvre des thèmes comme l'histoire, incluant la période biblique et les événements plus récents, la littérature, le folklore juif, la langue hébraïque et le yiddish, sans oublier les textes fondamentaux des penseurs progressistes et socialistes. Toute une partie de l'enseignement est consacrée à l'histoire du mouvement ouvrier et à la contribution des travailleurs au syndicalisme et à l'avancement de la société. Les grandes figures de la lutte pour la liberté, l'égalité et la justice sociale, juives ou non, sont passées en revue. Des cours initient les élèves à l'économie politique et à la sociologie pour favoriser leur libre examen critique. Enfin, la religion juive, les traditions religieuses et l'étude de la Torah sont aussi abordées, mais en tant que fondements culturels et historiques du peuple juif⁴³.

Une troisième institution fait son apparition à la fin des années 1920 : *Morris Winchevsky Shule* possède un programme semblable aux écoles Peretz et Jewish People's à l'exception qu'elle demeure plus éloignée de l'idéal sioniste. Fondée par une branche du Parti communiste canadien et une organisation de type mutualiste, *Faraynikter Yidisher Folks Ordn* (United Jewish Order), cette école se donne pour mission :

Carry out an educational program whose progressive spirit is derived from the great past of our people as well as from its creative and historical momentous

41. *Jewish Schools in Metropolitan Montreal*. Fonds I0065 (ACJC).

42. *Extracts of Survey* (1929) : 15-16. Jewish People's Schools. Group II History. Box A. I. JPS 1914 History. Archives de la Bibliothèque publique juive (ABPJ).

43. *Ibid.* : 1-2. Voir aussi « Educate the Jewish Child » *Prospectus*, 1931-1932. Jewish People's Schools. Group II History. Box A. I. JPS 1914 History. (ABPJ)

present. In our teaching, the role of the Jew as a fighter for freedom and justice is shown in true perspective, so that our children may learn to live proudly as free, progressive citizens in a land whose democracy they cherish and extend⁴⁴.

Cette institution accueille, à la fin des années 1940, entre 300 et 400 élèves. Les purges staliniennes vis-à-vis des intellectuels yiddish en Union soviétique en 1952 et la désaffection du public juif montréalais pour les idées radicales en raison d'une mobilité sociale ascendante sonnent le glas du *Morris Winchevsky Shule* qui disparaît dans les années 1960. Une autre école radicale, *Avraham Reisen Shul*, est fondée dans les années 1930 par l'organisation *Arbeter Ring*, d'allégeance socialiste et non sioniste qui cesse toutefois ses activités dans les années 1960. Ces écoles « prolétaristes » cherchent à inculquer aux enfants un esprit de militantisme social pour la cause ouvrière et progressiste comme en font foi les slogans qui paraissent dans les dépliants publicitaires du *Avraham Reisen Shul* : « L'enfant né dans une famille ouvrière doit prendre parti pour la classe ouvrière » et « Apprends en combattant et combats en apprenant »⁴⁵.

Trois tendances façonneront de manière importante les écoles nationales radicales à Montréal. Si le yiddish constitue la langue nationale des Juifs de la diaspora, et celle de la classe prolétarienne juive, l'hébreu s'impose peu à peu comme la langue de la culture juive ancienne, de la littérature et de la promotion du sionisme.

La seconde tendance est l'effacement de l'idéologie socialiste devant le nationalisme juif dans les programmes d'études, une tendance qui s'explique par le processus de mobilité sociale de la population juive qui, peu à peu, quitte les emplois dans les manufactures de confection de vêtements et du commerce au détail pour rejoindre les rangs de la classe moyenne. Dans ces circonstances, l'idéal socialiste perd de son attrait. Dans ce contexte changeant, les promoteurs scolaires, rattachés au mouvement national-radical, tentent de concilier les valeurs religieuses judaïques, le progressisme social et le nationalisme juif :

We constantly strove to develop a tolerant and respectful attitude towards Jewish religious and traditional values among the radical Jewish workers and those who pretended to advanced views. At the same time we had to fight for recognition of progressive nationalism in Jewish life, especially by those who insisted upon the identification of Jewishness with the observance of a dogmatic religion. To this day, we are still searching for the synthesis of Jewish religious and ethical ideals and way of life with the modern Jewish national

44. *Shtits undzere shuln. Helf boyen di progressive Yidische Morris Winchevsky Shuln!*, Archives du Yivo Institute for Jewish Research, New York, RG 116, Territorial Collection – Canada, Collection Krishtalka, boîte 46. Cité dans Novak, *La première école yiddish...* : 58.

45. *Ibid.*

outlook which will make for the maximal development of Jewish social and cultural life on this continent⁴⁶.

Enfin, dernière tendance liée au processus d'ascension sociale de la communauté juive, le programme d'étude des écoles nationales radicales converge davantage vers celui des écoles protestantes et augmente la part de l'anglais dans l'enseignement. À partir de 1927, à l'instar des Talmud Torah, les écoles Peretz et Jewish People's instaurent graduellement dans un cycle élémentaire le programme des écoles protestantes et des matières dites «juives», soit l'étude de l'hébreu et du yiddish, la littérature et l'histoire du peuple juif. Les promoteurs de ces écoles les surnomment «English-Jewish Day Schools» pour marquer la proximité de leur programme avec celui des écoles protestantes⁴⁷.

4. Mouvements et tendances des écoles privées juives

À la lumière de cette étude, plusieurs caractéristiques peuvent être dégagées des mouvements scolaires juifs à Montréal, de la fin du XIX^e siècle à l'aube de la Seconde Guerre mondiale. La première est que la survie et le développement de ces écoles jusqu'aux années 1940 dépendent des levées de fonds, de la générosité et des sacrifices de la communauté qui les soutiennent, ainsi que de l'engagement et du dévouement des enseignants et des directeurs de ces établissements qui font du quasi-bénévolat.

Pratiquement, aucune de ces écoles ne fonctionne à plein temps. Elles accueillent leurs clientèles le soir ou le dimanche pour offrir une éducation religieuse et/ou séculière. En fait, à Montréal, dans les années 1930, près de 50 % de la population juive fréquente l'une ou l'autre de ces institutions privées. L'absence d'une école à plein temps n'est pas liée seulement à une question financière. Certains parents ne souhaitent pas offrir à leurs enfants uniquement une éducation juive : ils valorisent l'éducation dans les écoles protestantes en raison des avantages socio-économiques qu'elle procure.

Une des missions des écoles privées juives vise à transmettre un savoir culturel et religieux juif. Bien que chaque projet éducatif soit différent, reflet de la variété des mouvements scolaires juifs à Montréal, il n'en demeure pas moins que ces écoles ont contribué à reconstituer l'univers culturel et religieux ashkénaze et est-européen. Jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, les

46. *Jewish People's Schools of Montreal, 1914 – Thirtieth Anniversary – 1944, Survey Edited by S. Wiseman, Principal* (Montreal, Canada, 1944) : 5. JPS Anniversaries (1920-1947), 6. JPS Group II History. Box A II.

47. *The Jewish People's Schools, Montreal, Prospectus for the School Year 1931-32*. 3 JPS. Educational Programs 1924-1963. JPS People's Schools. Groupe II. History. Box C. (ABPJ).

écoles privées juives jouent un rôle essentiel dans la reproduction identitaire de la culture ashkénaze et yiddish à Montréal de manière complémentaire à d'autres institutions culturelles fondées à la même époque.

Enfin, les écoles privées juives jouent un rôle de promotion sociale. En plus d'assurer la perpétuation de la culture et de la religion juive, ces institutions offrent la possibilité aux individus, tant aux enfants qu'aux adultes, de s'instruire davantage pour améliorer leur condition sociale. De surcroît, surtout à partir des années 1930, ces écoles offrent des débouchés et des carrières à un personnel administratif et enseignant qui aurait, dans d'autres circonstances, souffert de discrimination dans les écoles publiques, catholiques et protestantes.

5. Portrait statistique de la question

Nous ne disposons que de peu de données sur la fréquentation des enfants juifs dans les écoles privées à Montréal à l'exception de l'étude rigoureuse de Louis Rosenberg. Dans son analyse statistique, *Canada's Jews*, basée sur les données du recensement et d'autres études publiées par le *Dominion Bureau of Statistics*, Louis Rosenberg brosse un portrait sociologique de la communauté juive.

Il accorde une attention toute particulière à la question éducative, notamment aux caractéristiques du secteur scolaire privé juif. L'étude de Rosenberg révèle que 47 % des enfants juifs de Montréal reçoivent une éducation juive, dans les écoles religieuses orthodoxes, nationales-radicales ou à la maison. Un taux plus élevé qu'à Toronto et aux États-Unis, mais plus bas que dans les Prairies ou dans les petites communautés isolées de l'Ontario⁴⁸.

Les «écoles de semaine», qu'elles soient hébraïques ou yiddish, offrent un enseignement d'une à deux heures par jour – du lundi au jeudi – pour un total de cinq à dix heures par semaine. Rappelons que les écoles hébraïques sont constituées essentiellement des Talmud Torah, tandis que les écoles yiddish réfèrent aux écoles nationales-radicales qui accordent une attention particulière à l'enseignement du yiddish.

Les «écoles du dimanche», mises sur pied par une congrégation à l'intérieur des synagogues, dispensent une formation d'environ deux heures surtout en anglais. Les «écoles du dimanche» sont traditionnellement

48. La proportion des enfants juifs qui reçoit une éducation juive dans les années 1930 s'élève respectivement à Toronto, dans les autres villes ontariennes, à Philadelphie et New York à 40 %, 52 %, 35 % et 23 %. Dans les Prairies, ce taux se situe entre 60 et 90 %. ROSENBERG, *Canada's Jews* : 274.

rattachées aux congrégations réformées ou conservatrices qui exigent une pratique religieuse moins stricte que les orthodoxes et qui, par conséquent, offrent une éducation qui demande moins d'heures d'enseignement⁴⁹. Étant donné que les immigrants juifs à Montréal appartiennent surtout au courant orthodoxe, contrairement aux États-Unis, il n'est pas étonnant de constater le peu d'engouement pour les « écoles du dimanche ». Il est à remarquer que plusieurs enfants reçoivent une formation, surtout religieuse, à la maison, appelée aussi les *khadorim* et les *melamdin*, dispensée par un maître dont les services sont retenus par une famille⁵⁰.

Tableau 1
Nombre d'élèves juifs qui fréquentent les écoles privées juives à Montréal (1930)

Montréal 1930	Nombre des élèves	Garçons	Filles
Écoles hébraïques (semaine)	1495	1109	386
Écoles yiddish (semaine)	841	336	505
Total des élèves des écoles (semaine)	2336	1445	891
Écoles (dimanche)	943	471	472
Total d'élèves dans les écoles juives	3279	1916	1363
Études à la maison	1913	1463	450
Total d'élèves qui reçoivent une éducation juive	5192	3379	1813
Langue enseignée			
Hébreu	4351	3043	1308
Yiddish	841	336	505

Source : Louis Rosenberg, *Canada's Jews, A Social and Economic Study of Jews in Canada in the 1930's*, edited by Morton Weinfeld (McGill-Queen's University Press, Montreal & Kingston, 1993) : p. 274.

Enfin, il faut noter un troisième élément au tableau de Rosenberg, la répartition des sexes dans la clientèle scolaire. Il y a un équilibre entre les garçons et les filles qui fréquentent les écoles yiddish et les « écoles du dimanche » qui encouragent l'éducation des filles. La faible proportion de filles étudiant à la maison ou dans les écoles hébraïques s'explique par

49. La proportion d'enfants juifs qui reçoit une éducation juive aux États-Unis et qui fréquente les « écoles du dimanche » s'élève à 37,5 % contre 18,2 % à Montréal et 13,7 % à Toronto. *Ibid.* : 276.

50. *Ibid.* : 275-276.

la tradition religieuse orthodoxe qui valorise habituellement davantage l'éducation des garçons pour transmettre un savoir religieux⁵¹.

Cependant, il ne faut pas perdre de vue que le milieu scolaire juif à Montréal est un espace en transformation. Quinze ans plus tard, le tableau brossé par Rosenberg a déjà changé. La plupart des écoles sont désormais à temps plein. Dans un article publié, en 1948, H. M. Caiserman, éminent dirigeant communautaire actif au sein du Congrès Juif Canadien, estime qu'environ 60 % des enfants juifs d'âge scolaire reçoivent une éducation juive privée d'une manière ou d'une autre, soit 5700 sur 9000. De ce nombre, 2873 fréquentent les écoles Talmud Torah et les classes tenues dans les synagogues, 1525 l'école Peretz et l'école Jewish People's, 271 les autres écoles radicales et environ 1000 reçoivent des cours dans les *khadorim* ou les *melamdin*⁵².

Conclusion : **La « canadianisation » du judaïsme montréalais :** **un univers en transformation**

À l'aube de la Seconde Guerre mondiale, les écoles privées juives, qu'elles soient orthodoxes ou nationales radicales, semblent avoir atteint leur but. Au cours des années suivantes, les écoles privées juives connaîtront un développement phénoménal et pourront même se constituer en écoles à temps plein grâce à la contribution d'individus désormais mieux nantis. Pourtant — et c'est le paradoxe —, l'espace identitaire ashkénaze patiemment bâti et assuré, entre autres, par les écoles privées, s'étiole peu à peu, puis disparaît pour s'assimiler à une judéité anglo-canadienne et même nord-américaine. Certes, les écoles, toujours plus nombreuses et aujourd'hui financées partiellement par le gouvernement québécois, jouent toujours ce rôle de vecteur identitaire au sein de la communauté juive, mais elles ne sont plus porteuses de l'univers culturel du *shtetl*.

Entre les années 1940 et 1960, la communauté juive connaît un processus de promotion sociale accompagné d'une mobilité résidentielle, alors que la troisième génération déserte les quartiers du Plateau Mont-Royal et du Mile-End, le *shtetl* reconstitué, pour les banlieues cossues du West Island. Cependant, c'est surtout l'abandon du yiddish en faveur de l'anglais qui prive toute une nouvelle génération d'une grille d'analyse pour la compréhension de son héritage ashkénaze. L'adoption de l'anglais ne fait qu'achever le

51. *Ibid.* : 275.

52. H. M. CAISERMAN, «The Advance in Jewish Education in Canada», dans *Canadian Jewish Chronicle*, 2 juillet 1948 : 2. Cité dans Anctil, *La première école yiddish...*, : 59.

processus de décomposition de l'univers du *shtetl* tout en ouvrant les portes à une nouvelle forme de judéité. Pendant 50 ans, les écoles privées ont cherché à reconstituer l'archipel identitaire que les immigrants juifs avaient quitté. Elles ont aussi constitué – malgré elles sans doute – un lieu de passage lorsque la réalité nord-américaine a pris le dessus sur l'héritage ashkénaze assurant sa conversion à une judéité anglo-canadienne.